

Thomas Trofimuk, Corey Frost, Patrick deWitt

Hélène Rioux

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2013). Compte rendu de [Thomas Trofimuk, Corey Frost, Patrick deWitt]. *Lettres québécoises*, (152), 30–31.

☆☆☆☆

THOMAS TROFIMUK

L'oiseau rare, traduit de l'anglais (Canada) par Sophie Voillot
Montréal, VLB, 2013, 390 p., 28,95 \$.

Troublant

Nous sommes à Séville, en 2004. Dans l'institut psychiatrique de la ville, un étrange patient se prend pour Christophe Colomb. Qui est-il en réalité ? Car il est arrivé là – on l'y a conduit, en fait – sans aucun papier d'identité. Et très confus. Pour tenter d'élucider le mystère, Consuela, son infirmière, l'encourage, jour après jour, à raconter son histoire. En même temps, un agent d'Interpol nommé Émile Germain recherche une personne disparue qui pourrait bien être notre oiseau rare.

Les fils s'entrecroisent

Différents fils s'entrecroisent pour composer la trame de ce récit foisonnant.

Il y a d'abord la vie à l'hôpital et cet homme mystérieux que l'on suit dans ses interactions avec ses psychiatres, son infirmière et les autres patients (l'une, Cecilia, croit être la papesse, une autre, Elena, est enfermée dans le mutisme), que l'on voit nager inlassablement dans la piscine, jouer aux échecs, et même très bien, avec Consuela ou le Dr Balderas, quand il n'est pas prostré dans sa chambre. On le suit aussi quand il s'évade à l'occasion d'un pique-nique à la plage et qu'il traverse la mer à la nage de Gibraltar jusqu'au Maroc.

Il y a la vie de Consuela en dehors de l'hôpital. Elle a renoncé à la cigarette, mais pas au vin, qu'elle boit même au goulot quand la soif est trop intense. Après un mariage qui a mal tourné, elle mène une existence un peu vide, d'une aventure éphémère à l'autre, malgré les conseils de sa sœur Faith qui voudrait bien la voir se ranger. De façon plutôt prévisible, et bien que ce soit absolument contraire à toutes les normes d'éthique, elle s'éprend de l'énigmatique Christophe Colomb. Ou de sa réincarnation.

Il y a la quête d'Émile Germain, cet agent d'Interpol, un personnage passablement perturbé depuis l'épisode traumatisant qu'il a vécu dans le cadre de son travail : il a été blessé dans une fusillade au cours de laquelle une jeune fille innocente a perdu la vie. Et sa femme l'a quitté. Il sillonne à présent l'Espagne et recueille les indices qui lui permettront peut-être de retrouver celui qu'il cherche.

Et il y a surtout le récit de ce patient qui nous fait découvrir un Christophe Colomb haut en couleur, rêveur et visionnaire, grand amateur de vin et de femmes. Beatriz, Selena, Cassandra apparaissent tour à tour, sans oublier la reine Isabelle (une idylle se serait-elle nouée entre l'explorateur et la très catholique souveraine ? Le mystère plane...).

Les événements qu'il décrit sont à la fois rigoureusement authentiques et truffés d'anachronismes : entre autres, Christophe Colomb parle au téléphone, boit du gin tonic avec son ami Juan, regarde la télévision. Il fait cela tout en attendant de s'embarquer sur l'un des trois vaisseaux ancrés à Palos de la Frontera et de prouver au monde que la Terre est bel et bien ronde.



Ce que vous me dites, c'est que la télévision existait au quinzième siècle. Vous trouvez ça logique, vous, mon cher Colomb ?

C'est de notoriété publique, Consuela. Vous n'avez pas lu Zimmerman ? Zimmerman en fait mention à plusieurs reprises dans sa thèse sur les objets domestiques courants du quinzième siècle. (p. 68)

Les événements sont authentiques parce que l'homme qui les raconte connaît parfaitement l'histoire de son héros. On comprendra à la fin (que je ne dévoilerai pas, bien sûr) pourquoi. Et si le récit est truffé d'anachronismes, c'est que s'y faufilent, à son insu ou non, des fragments de son propre passé. C'est ainsi que toutes les femmes (sauf la reine) font une entrée fracassante dans la vie de ce Colomb réinventé : elles s'étaient de tout leur long à ses pieds, à cause des chaussures à talons hauts qu'elles sont obligées de porter parce que c'est la mode à la cour.

Sans jamais nuire à la limpidité du texte, tous ces fils habilement entrecroisés (le présent et le passé, l'imaginaire, le rêve et la réalité) donnent à l'ensemble une petite teinte surréaliste irrésistible.

En lice pour le prix IMPAC de Dublin, *L'oiseau rare* a remporté en 2009 le Prix de la ville d'Edmonton. Une excellente traduction de Sophie Voillot. Comme toujours.

☆☆☆☆ ½

COREY FROST

Tout ce que je sais en cinq minutes

traduction de l'anglais (Canada) de Christophe Bernard

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2013, 192 p., 20,95 \$.

Déconcertant

Une petite fille hérite de beaucoup d'argent, et ça la rend heureuse. Mais elle a bientôt tout dépensé, alors elle est malheureuse. Puis la fille se fait un ami, et elle est de nouveau heureuse. Puis son ami part très loin, et elle est malheureuse. Son ami revient, alors elle est heureuse. Mais son ami n'est revenu que pour récupérer ses disques, alors la fille est de nouveau malheureuse. (p. 14)

Et ça se poursuit comme ça pendant 192 pages. Pour le plus grand plaisir de la lectrice que j'ai été le temps de ma lecture.

En quinze chapitres

Tout ce que je sais en cinq minutes est divisé en quinze chapitres intitulés, entre autres, « Cinq minutes avec *Le Manifeste du parti communiste* », « Cité hors contexte » ou « Un adieu au Q ». Ce qui donne une idée. (Et pourtant, non. Car il est impossible de savoir à quoi s'attendre, l'auteur nous surprend à chaque page.)

Chacun de ces chapitres est à son tour divisé en courts textes — parfois un seul paragraphe, deux pages, quatre au maximum —, qui sont en fait des réflexions, ou des digressions, parfois sous forme de dialogues, à partir du thème. Presque des poèmes.

Prenons « Un adieu au Q » : « Sans un son à toi, dit l'auteur qui s'adresse cette fois à la lettre Q, tu étais ce caractère curieusement étranger, juché le plus souvent à la fin en arabe ou à trois lettres de la fin en français. Tu



étais le perdant du concours de popularité de l'alphabet — c'était, paradoxalement, la mesure de ta valeur au Scrabble. » J'adore ce genre d'esprit.

Les autres chapitres parlent de pommes, de guillemets français et anglais, de citations hors contexte ou non, d'extraterrestres, du bonheur et, accessoirement, de l'amour. Le narrateur voyage en autocar de Snail Cove à Moncton, se rend à un cours de préparation aux tremblements de terre, évoque des souvenirs d'enfance ou d'adolescence qui, affirme-t-il, « n'expliquent rien ».

La formule m'a parfois rappelé celle de Diane Schoemperlen dans *L'encyclopédie du monde visible*.

C'est absurde, ludique, souvent drôle, poétique et déconcertant, toujours intelligent, et très bien traduit par Christophe Bernard.

Né à l'Île-du-Prince-Édouard, Corey Frost rédige actuellement une thèse de doctorat portant sur le *spoken word* et la performance en littérature. Il a présenté ses textes sur scène un peu partout dans le monde. Une chose est sûre : le spectacle doit en valoir la peine. En tout cas, moi, j'aimerais bien l'entendre dire ses textes.

☆☆

PATRICK DEWITT

Les frères Sisters

traduit de l'anglais (Canada) par Emma et Philippe Aronson

Québec, Alto, 2012, 456 p., 27,95 \$ (papier), 18,99 \$ (ePub).

Décevant

Le Commodore, un sinistre et obscur personnage, fait appel à deux tueurs à gages pour abattre un chercheur d'or nommé Hermann Kermit Warm, lequel lui a volé une formule secrète permettant de séparer plus facilement l'or de l'eau des rivières. Ce sont les frères Sisters, Eli et Charlie, qui se chargeront du boulot.

Un voyage sanglant

Le duo redoutable se met donc en route. Partis d'Oregon City, les deux frères devront se rendre jusqu'en Californie pour débuser — et liquider — leur proie. Le voyage, on s'en doute, ne sera pas de tout repos, loin de là. Chaque étape est marquée par de nouveaux cadavres. Une hécatombe. Dans cette Amérique barbare, toutes les raisons sont bonnes pour dégainer son revolver et tirer. Les choses n'ont pas l'air d'avoir beaucoup changé.

Le périple est raconté par Eli, le moins méchant des deux frères. On y croise d'autres durs à cuire, des filles de joie, une vieille et vilaine sorcière, une fillette, un dentiste malchanceux, des chercheurs d'or, malchanceux aussi, des aventuriers de tout acabit. Quelques mésaventures plus ou moins rocambolesques l'émailent : le pauvre (!) se fait piquer par une araignée, puis il souffre d'un abcès à une dent, un grizzly éborgne son cheval.

On a dit que, dans ce livre, Patrick deWitt avait réinventé le western. Peut-être. Mais moi, je n'ai pas été convaincue. Et encore moins émerveillée.



J'ai l'impression d'être la seule voix discordante dans le concert de louanges qui a salué le roman. Dans sa version originale, *Les frères Sisters* a en effet été récompensé par, notamment, le Prix du Gouverneur général et celui de l'Association des auteurs canadiens en plus d'avoir été finaliste au Man Booker et au Scotiabank Giller. En français, le livre a remporté le Prix des libraires.

Je me dis que, pour avoir suscité un tel enthousiasme, le roman doit avoir des qualités qui m'ont échappé. Le problème doit alors venir de la traduction, que j'ai trouvée souvent lourde et laborieuse. En fait, je n'ai pas cru une seconde à la voix d'Eli Sisters. Les qualités d'écriture, l'humour peut-être, les images, auraient alors été « perdues dans la traduction ». Ça arrive, malheureusement.

Né sur l'île de Vancouver, Patrick deWitt vit désormais à Portland, en Oregon.

Éditions Gallimard-Québec : contestation ?

INFO
capsule

En page 66, *Lettres québécoises* annonce que Gallimard se lance dans l'édition. Ce commentaire a été rédigé deux mois avant celui qui suit. Quand *Le Devoir* a publié cette nouvelle, le monde du livre était tout entier préoccupé par la question du prix unique. L'information est pour ainsi dire passée inaperçue. Ceux et celles qui connaissent à fond les règles qui régissent le monde du livre ont pris un certain temps avant de réagir, en particulier les spécialistes de la recherche universitaire de l'Université de Sherbrooke où est offert le seul programme en édition au Québec.

Or, il appert que la décision prise par Gallimard, selon Frédéric Brisson du programme de 2^e cycle en édition à l'Université de Sherbrooke, va nettement à l'encontre de la *Politique d'investissements étrangers dans l'industrie du livre* édictée par le gouvernement du Québec. Selon M. Brisson, cette loi stipule que les investisseurs étrangers ne peuvent, de leur propre chef, créer des maisons d'édition à moins qu'il s'agisse de coentreprises détenues majoritairement par des intérêts canadiens. Or il est clair, dans le cas de Gallimard, que la nouvelle maison qu'on veut créer relève entièrement de la maison Gallimard sise en France.

M. Brisson affirme que la politique du Québec a donné un net avantage aux éditeurs québécois dans cette lutte de pouvoir. Pour en faire la démonstration, il fait une comparaison avec l'industrie du livre au Canada anglais. Preuve est faite que les grands groupes d'édition que sont Random House — qui détient aussi Knopf Doubleday et Vintage et qui, de plus, a réussi à avaler McClelland and Stewart tout récemment, de même que Penguin Books — et HarperCollins pour ne nommer que les plus puissants ont réussi à dominer le paysage littéraire canadien. Dès qu'un auteur canadien s'impose sur la scène canadienne, il est aussitôt récupéré par les « majors ». Le cas de Nino Ricci est significatif : découvert par Cormorant Books, maison dirigée par Jan Geddes à l'époque, il a été récupéré par Random House tout simplement parce que la puissante maison a offert à Nino Ricci une somme de 100 000 \$. Cormorant ne pouvait rivaliser avec une telle offre et a dû baisser les bras.

Au Québec, signale Frédéric Brisson, cette guerre des à-valoir ne peut se produire car il n'y a pas d'équivalent au Québec. C'est la raison pour laquelle il a envoyé une lettre aux journaux, convaincu que la vigilance est de mise. L'avertissement est d'autant plus pertinent que Flammarion-Québec a réussi à se faufiler dans les mailles du filet. Selon lui, Flammarion-Québec s'est tirée d'affaire en 1998 faute de vigilance alors que la maison était tout autant dans l'illégalité que Gallimard. C'est sans doute pour cette raison que Gallimard a décidé d'aller de l'avant, elle qui avait créé une maison sous le contrôle de Rolf Puls, actionnaire majoritaire et aussi citoyen canadien. La maison n'a pas fait long feu et c'est pour reprendre le flambeau que Gallimard tente aujourd'hui sa chance. À suivre...